

De l'architecture action comme processus vivant...

Lucien Kroll

Number 108, Spring 2011

Agir : pratiques et processus

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63940ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

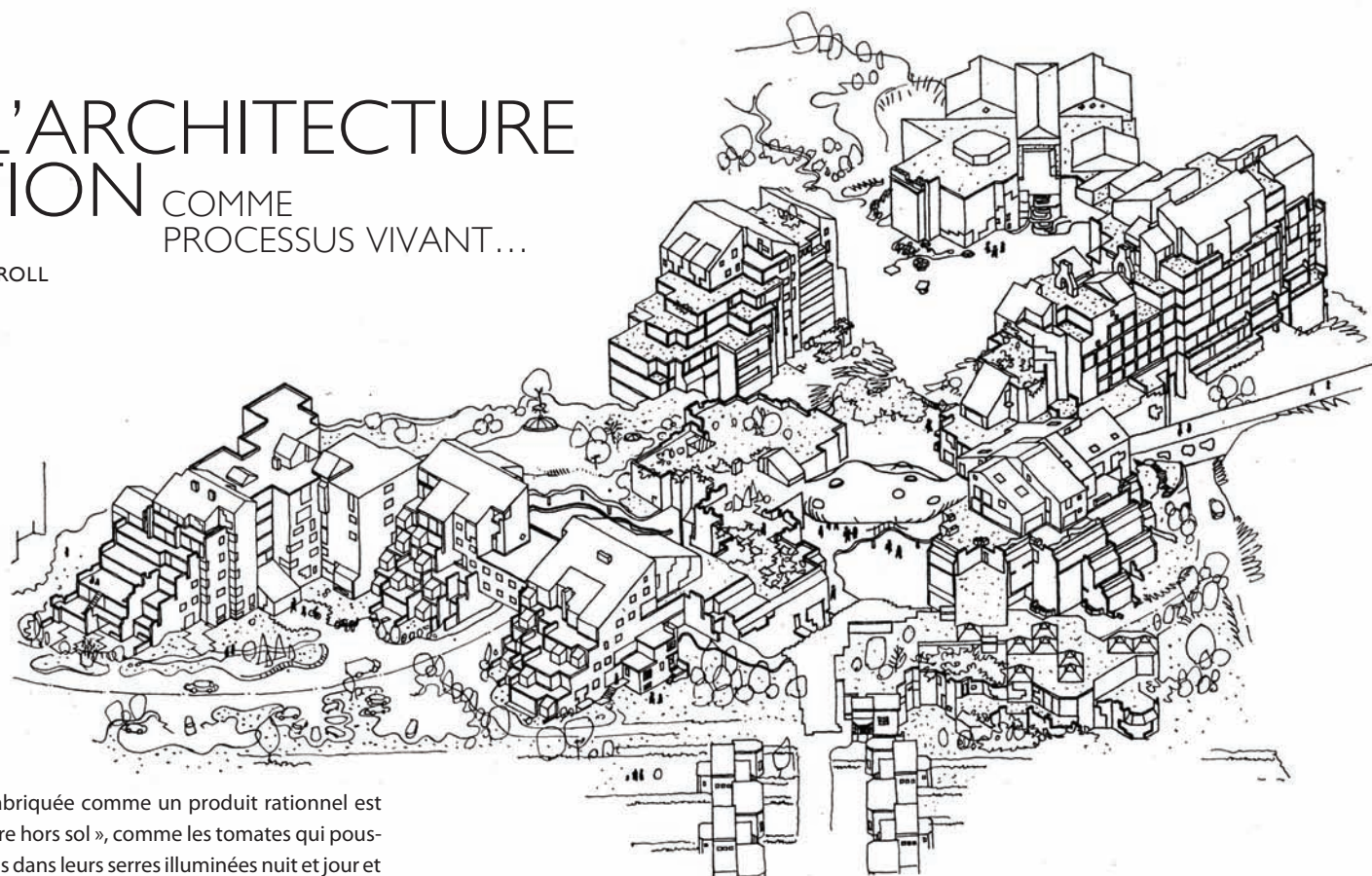
Cite this article

Kroll, L. (2011). De l'architecture action comme processus vivant.... *Inter*, (108), 8-15.

DE L'ARCHITECTURE ACTION

COMME
PROCESSUS VIVANT...

PAR LUCIEN KROLL



L'architecture fabriquée comme un produit rationnel est une « architecture hors sol », comme les tomates qui poussent aux Pays-Bas dans leurs serres illuminées nuit et jour et qui sont parfaites : la forme ronde, la couleur rouge précise, le goût identique (mais elles n'en ont plus aucun...), elles rebondissent lorsqu'elles tombent, coûtent peu et se conservent trop longtemps. Face aux tordues, multicolores, de tailles variées, différemment savoureuses, celles qui sont cultivées dans les jardins, où l'on distingue les variétés et les goûts, sont formées par des siècles d'expériences et par tous les apports homéopathiques de leur contexte... Elles obéissent à la phytosociologie, s'entraident avec certaines voisines et se méfient d'autres : une belle image d'une ville naturelle.

La Belgique possède une vertu d'autodéfense inavouée, paysanne, sourde : une jacquerie. Les « bonnes gens », tacitement, y refusent les palais sociaux, les casernes, les grands tracés et les préfabriqués. Des expériences modernistes ont parfois été édifiées dans quelques villes (on les appelait cités modèles) : elles se sont vite montrées brutales, et on a préféré dépenser plus et vivre dans son chez-soi. C'est la *belgitude*. Son obsession (même pas : cela lui semble normal...) fait en sorte qu'elle refuse de ressembler à son voisin de droite ou à celui de gauche, ce qui donne au paysage un maximum de désordre et, en même temps, un maximum d'habitabilité : seules les casernes sont inhabitables... La construction d'habitat social belge n'a jamais été que marginale : on a (peut-être même intelligemment ?) laissé à des entreprises privées locales le soin de les construire, mieux et sans doute moins cher. La production propre de ces institutions, la Petite Propriété Terrienne, La Société du Logement puis les SDR, a toujours été médiocre et, discrètement, elles se sont liquéfiées...

Une question : à des familles différentes, l'architecte a-t-il le droit, le devoir ou l'interdiction d'imposer un modèle unique à répéter paresseusement ? J'ai choisi de ne jamais répéter deux fois le même modèle et de rompre les alignements et les géométries. Je suis devenu un grand exportateur de cette *belgitude* améliorée.

Una action continue

Au cours d'années d'architectures réalisées ou non et de questionnements, j'ai regroupé les expériences fragmentaires pour construire un raisonnement plus serré. En gros, notre architecture quitte la position statique habituelle (type XX^e siècle) pour devenir processus vivant et humaniste. Elle s'inscrit dans une action continue et quasi sans fin. Elle veut faire partie d'un contexte qui lui-même est en réseau, ouvert, éternel, mouvant et, surtout, qui vise l'avenir immédiat : une écologie humaine, non technologique. Cette perspective bouleverse la nature même de l'architecture. Je vais tenter ici d'exposer comment l'objet ordinairement fini se mue petit à petit en processus continu, en réseau avec son contexte. Le programme des opérations a souvent varié : ces « évolutions » ont toujours été positives.

Les motifs

Rappelons les deux systèmes contemporains de décision décrits dans les sciences économiques : le *rationaliste* et l'*incrémentaliste*. Le rationalisme : l'exemple le plus pur, c'est le GPS (General Problem Solving) élaboré par Herbert Simon, un Américain qui a reçu pour cette invention le prix Nobel : tout est problème et tout problème trouve sa solution (mais... la maison est une liturgie). Se fiant au seul calcul artificiel, sans rétroviseur qui puisse montrer les effets induits sur le contexte, il aboutit fatalement à une absurdité qui aggrave l'aliénation générale. Il rassemble « toutes » les informations utiles (c'est évidemment absurde : ensemble, elles sont devenues des objets vivants...), puis prend des décisions « rationnelles » exclusivement par rapport à un projet qui fixe définitivement le détail précis de toutes ses phases d'exécution. Les inconnues y sont jugées négligeables : elles peuvent pourtant fausser lourdement les hypothèses et ne se révéler que trop tard, car le système ne veut pas s'arrêter... Les programmistes sont des embaumeurs :

ils transforment une action vivante (habiter, étudier, faire...) en un schéma obligatoirement figé et stérile. Les résultats de cette méthode sont effrayants : il n'existe pour lui que des problèmes, jamais de processus aléatoires. Et c'est à coups de GPS qu'on a réussi à casser le climat...

À l'inverse, l'incrémentalisme, l'autre mode de décision plus intuitif, holistique et « darwinien » (voire évolutionniste, à l'image des tâtonnements de la nature), se préoccupe de l'information vivante du contexte, mais ne veut décider de chaque étape qu'au moment où il l'aborde et seulement pendant son cours : à chaque étape, il regarde derrière lui et évolue d'après les décisions successives. Il signifie officiellement : « On apprend à marcher en marchant. » Charles Lindblom l'a défini ainsi : « *Disjointed incrementalism : the science of muddling through.* » [traduction approximative : l'ajout d'un élément après l'autre, sans cohérence : la science de la débrouillardise pour passer à travers tout.]

Il refuse de décider trop tôt des étapes suivantes, encore moins de la totalité de l'opération sans la soumettre aux événements de chaque phase, « au fur et à mesure ». Ainsi, la fin n'est jamais définie dès le début du processus. L'incrémentalisme est la façon écologique de décider par la participation continue de toutes les informations et de tous les informateurs qui surgissent inopinément, c'est-à-dire par rapport au contexte ; et le premier contexte d'une architecture, c'est bien l'habitant. Soucieux de ce contexte, le moyen le plus évident de le connaître est de lui proposer de participer au projet.

Agglomérat-procédure

La procédure crée l'agglomération. Celle-ci rassemble des objets qui n'ont en commun que la distance qui les sépare. Elle obéit à une planification rationnelle, aveugle et donc inhumaine. La procédure est fermée et intransformable.



LA MÉMÉ À WOLUWE-SAINTE-LAMBERT BRUXELLES, 1970-1975 ET 1988-1992

En 1970, à Woluwe-Saint-Lambert, j'avais été proposé par les étudiants en médecine de l'Université catholique de Louvain et chargé de tout le programme social de leurs Facultés médicales, extrêmement mêlées. Pendant quelques années heureuses, nous avons pu interpréter leur culture à travers notre architecture en y ajoutant nos options écologiques : nous les avons fait participer aux décisions utiles et avons interprété leur apport dans le sens de la plus grande complexité. Nous étions fascinés par leurs activités, leurs réflexions de médecins face aux institutions qui les contraignaient à endosser un comportement précis. Ces années d'empathie ont conduit à ces images naturelles (ou naïves) d'architecture redevenue enfin outil d'hospitalité antique.

>>>



Mais cela n'a vraiment pas plu aux autorités qui exigeaient leur ordonnancement répétitif et homogène. Joint surtout au fait que je n'étais pas de la « famille » catholique, cela m'a martyrisé jusqu'à la rupture brutale de mon contrat sans jamais savoir pourquoi. Malgré un harcèlement moral insupportable, j'ai réussi à imposer à la Mémé ce modèle complexe. C'était devenu l'exemple-précurseur le plus évident de ce conglomérat. Elle était ouverte aux initiatives des étudiants et non aux nettoyages brutaux de son propriétaire. Le programme des constructions variait souvent : c'était devenu un conglomérat ! Par exemple, de ma propre initiative, j'ai ajouté une école primaire dans un des bâtiments

sous le motif qu'un enseignement « Célestin Freinet » s'y trouverait bien et que des échanges s'organiseraient vite. Plus tard, et tout à fait indépendamment, on s'est aperçu que la nouvelle ligne de métro passerait à travers une école primaire, Saint-Joseph, qu'il fallait bien reloger quelque part. On s'est alors rappelé qu'un projet non demandé traînait dans nos avant-projets et on nous a chargés de transformer notre école en une nouvelle école Saint-Joseph.

Ensuite, un « reste » de programme pour 30 étudiants isolés a été ajouté en contrepoint très ordonné sur le désordre général... Une grande salle de réunion avait été oubliée dans le programme : nous l'avons creusée dans le

bâtiment œcuménique (le chantier était déjà commencé) : son plafond a été suspendu aux structures supérieures, sans rien en laisser paraître. Une subite modification des normes de sécurité a imposé une série de passages sur les façades comme seconde issue. Un étudiant en médecine s'est mis à modifier les cloisons mobiles de son étage pour y pratiquer (*y squatter*) un restaurant marocain qui a très bien fonctionné pendant des années... Un marché de légumes s'est installé sur une terrasse-passage. Ces évolutions étaient toujours positives, à l'inverse de toutes les interventions ultérieures de l'Université toujours dirigées *contre* l'architecture, dégradant la Mémé par vandalisme institutionnel... <<<



Conglomérat-processus

Le processus aboutit à une autre forme d'ouvrage : le conglomérat. Celui-ci rassemble des sujets qui se lient par empathie. Leur vie évolue avec naturel : le processus transforme donc sans cesse les lieux et les hommes !

L'Ospedale de la Scala à Sienne en est le plus bel exemple. Dans mes conférences, les gens saisissent immédiatement la comparaison. Pendant des siècles, le processus du conglomérat avait lentement recouvert un ancien sentier de chèvres. En construisant sur l'existant, il a avalé la chapelle de Sainte-Catherine-de-Sienne qui n'a plus de façades latérales, devenues les murs des voisins... Et ainsi, il a créé une masse urbaine groupant des usages différents. Il a été aménagé alors en hôpital moyenâgeux qui a été récemment abandonné pour installer hors les murs une « machine à guérir »... L'Ospedale est un magnifique conglomérat, le modèle de croissance naturelle que nous recherchons péniblement aujourd'hui : « Il ne faut pas projeter, juste suivre... » Nous cherchons la plus grande diversité pour assurer la plus grande complexité : l'homogénéité est l'exact inverse de l'habitabilité.

Plus récemment, à Rome, j'ai enfin visité le château Saint-Ange : c'est l'exemple le plus émouvant de conglomérat : sur des fondations faites de réminiscences étrusques, toutes les périodes ont ajouté leur apport jusqu'au sommet, en fonction du contexte et sans le déformer...



Voisinage

J'appelle *vicinitude* approximativement l'inverse de ce qu'est la solitude urbaine : la relation minimale de proximité, de distance, de voisinage, de *nearness*, impossible à provoquer mais possible à « induire » au moyen de formes d'architecture et de dispositifs juridiques qui suggèrent ces relations. Et puis l'attente : c'est le degré zéro de l'humanisme urbain. Cela consiste à éviter de voir l'architecture « en soi » comme mécanisme frigide, sans liens et égotiste (c'est la modernité), mais dans son impact possible sur les comportements intelligents, solidaires et émotionnels des usagers (c'est la postmodernité). Cette attitude n'est accessible qu'aux architectes ayant déjà quitté leurs certitudes mécaniques ou artistiques du siècle passé, mais il existe trop d'anciens qui croient encore à ce passé.

Et si l'architecture ne peut pas créer la connivence, elle peut l'interdire par sa forme raide ou par l'absence de lieux appropriables. Lors des actions de participation, les habitants sont amenés à se connaître autrement que dans l'anonymat urbain : ils peuvent continuer à se rencontrer, à se saluer et même à coopérer dans des cas tragiques ou parfois quotidiens. Cette *vicinitude* permet une relation minimale dormante qui peut se réveiller lors de situations graves. En 2003, la canicule avait provoqué 15 000 décès prématurés français : la plupart étaient des isolés...

Les trois unités du théâtre classique

La règle des trois unités, action, lieu et temps, a été réinventée par les architectes modernistes qui cherchaient un carcan mutilant. Pour atteindre une complexité minimale, il faut exorciser ces trois règles.

Action : en architecture urbaine, l'unité d'action serait d'abord sa réduction à un seul usage (avec ses accessoires subordonnés). Par contre, accueillir des ajouts qui n'appartiennent pas à cette unité, par leur usage, leur forme ou leur style, casse l'homogénéité. Sous prétexte d'unité, on avait été jusqu'à vouloir démolir des porches Renaissance greffés sur des nefs de cathédrales gothiques (unité de style). Ensuite, il faut un renoncement de l'uniformité : la symétrie qui était un « équilibre » de deux éléments différents est devenue une vue en miroir, géométrique et absolue. Enfin, on doit aussi renoncer aux alignements et aux répétitions de formes identiques qui masquent souvent des objets différents. L'ordonnement de ces règles détruit la diversité,

mais aussi cette compréhension d'un mécanisme de coopération spontanée, aléatoire, d'action commune entre « personnes » différentes. Il faut éviter une fonction homogène, sans mélange, sans partage, sans voisins. Dans un objet technique, il n'y a plus que l'erreur qui soit humaine...

Lieu : on s'oblige à séparer de son contexte un seul territoire sacré qui contient tout le projet et rien que le projet (à l'image du droit canon chrétien où une église ne sera consacrée que si la procession en fait le tour sans englober aucune action profane). En conséquence, toutes les parties obéissent à un seul style reconnaissable.

Temps : enfin, cette unité qui suppose une conception homogène et instantanée, sans signes d'évolution ou d'hésitation, est une tromperie. Sans aucune trace d'un « passé », elle est vue comme si elle avait été créée d'une seule pièce, d'un seul coup, dans un bref instant, sans hésitations ni remords. Abstraitement.

Plusieurs natures de participation

La plus banale consulte quelques futurs habitants pour affiner son projet personnel : elle est louable. Ensuite, on demande des conseils de composition à d'autres architectes ou à des habitants futurs dans un partage confraternel et ouvert : l'architecte améliore son projet qui reste personnel. Enfin, on compose ensemble. Cette façon-là est plus ambitieuse : elle aboutit à une œuvre à plusieurs voix, faite de morceaux qui restent volontairement distincts et qui peuvent se remplacer par d'autres sans mettre la composition en péril, aujourd'hui ou dans les années prochaines. L'architecte « principal » reste l'expert attentif et prépare un dispositif vivant et ouvert qui induit des relations entre les « morceaux ».

Cette dernière nature de participation est inédite et supprime l'homogénéité de l'« œuvre », son autorité, son narcissisme et sa fixité. C'est une forme de désordre (la liberté de reconnaître la complexité de la demande et d'y répondre par un processus ouvert et non par une forme définitive, fermée et homogène). C'est, par hasard, la forme de croissance lente des villes anciennes.



Photos : Luc Lévesque.



Le sens de ces attitudes

Nos pratiques expriment une politique de démocratie et d'écologie : on s'arrête de juxtaposer des objets « sans liens », on mêle des auteurs, compatibles ou non, sans jamais les réduire à un seul auteur collectif dans un groupe pyramidal ! Les différentes interventions personnelles restent perceptibles et même contradictoires, mais s'harmonisent en une mosaïque coordonnée, « postmoderne » ; elles ne sont nullement une juxtaposition banale. La forme de cette architecture-là change de signification : ceux qui la regardent comme un objet ordinaire ne peuvent en comprendre l'aventure. Pour eux, simplement, c'est du désordre ou de la négligence, pas de l'architecture ; j'en ai durement fait l'expérience. Certains autres ne veulent la voir que comme une façon un peu mécanique d'assembler quelques différences inévitables... On aboutit pourtant à ce tissu urbain non homogène, semblable à celui des villes à croissance lente.

Cette dernière nature de participation est inédite et supprime l'homogénéité de l'œuvre, son autorité, son narcissisme et sa fixité. Il faut rester hétéroclite naturellement. Je reprends ici les propos d'Oskar Hansen (1922-2005), cet architecte polonais, un grand ami qui a enseigné jusqu'à sa mort, son idée de « forme ouverte » étant très parallèle à notre attitude. Contrairement à la règle des trois unités du théâtre classique, nous cherchons la plus grande diversité pour assurer la plus grande complexité : l'homogénéité est l'exact inverse de l'habitabilité.

Les maçons-artistes

Aux Facultés médicales (la Mémé), les interventions libres sur le bâti que nous avons proposées aux maçons (je leur ai cédé mon domaine d'autorité, sans limites) consistaient à leur faire « créer » leurs propres « œuvres de maîtrise », des sculptures au sol ou le long des murs, sans rien leur dessiner, juste pour faire participer librement des ouvriers à une création et pour en conserver le « monument ». Ils sont revenus les dimanches avec leur famille pour les leur montrer... Les interventions sont de cette nature, devenues autonomes pour un moment. Elles ont été bien comprises par les autorités universitaires comme un égalitarisme : elles n'en ont donc pas supporté l'idée sociale et, instinctivement, les ont massacrées... Tout a été arraché et jeté pour faire place à une couverture en plastique ondulé juste assez digne pour couvrir une station-service d'autoroute... C'était un art populaire : à l'époque, nous avions proposé qu'on décerne à ces maçons une sorte de signe de reconnaissance de leurs œuvres. « Nous avons nos artistes », a été la réponse de l'Université. Chacun se choisit sa culture.

On se souvient de peintres, français et autres, qui, dans les années soixante, naviguaient vers Cuba pour travailler sur une « murale » commune : le « liant » était le renouveau (à ce moment) d'une politique d'ouverture, au contraire de la peinture « de chevalet » dans laquelle les artistes sont souvent retombés. Et alors, une architecture de chevalet ?

ADMIRAALSPLEIN, DORDRECHT, PAYS-BAS, 1998-2006 ET 2005-2010

De tout cela, Dordrecht est un exemple significatif : je me sers d'un entretien que nous avons organisé avec Julia Robinson, une professeure d'architecture de l'Université de Minneapolis. Elle était venue visiter le quartier et notre réalisation. Elle enquêtait sur l'habitat néerlandais : nous étions pourtant aussi éloignés que possible de l'ordinaire néerlandais ou même de l'exceptionnel du logement social néerlandais... Nous sommes allés à Dordrecht lui montrer d'abord la première phase terminée, puis la nouvelle aile encore en transformation. Et tout le long, Dag Boutsen (l'associé qui a dirigé la réalisation) et moi, et surtout Rob Haegens, le dirigeant (génial !) de la société de logements sociaux Woondrecht qui était maître de l'ouvrage, nous lui avons expliqué d'emblée *ce que ce n'était pas...*

Un conglomérat

Rob Haegens avait cherché aux Pays-Bas un architecte capable de deviner et de gérer la complexité indispensable à cette façon d'opérer. Et, comme d'autres Néerlandais, il n'a trouvé chez lui personne qui lui convienne, mais il avait entendu parler de nous et est venu nous chercher à Bruxelles. La Ville de Dordrecht était d'accord et a ouvert un crédit important à la société propriétaire juste pour « améliorer l'opération » sans même en préciser l'utilisation ! Un vrai conglomérat !

Le motif de la construction n'était pas du tout de réaliser une architecture simplement « belle, utile et solide », mais une opération de survie du quartier de l'Admiraalsplein, qui menaçait de se ruiner : le désordre s'y installait, les locataires ou propriétaires plus « stables » le quittaient lentement, les jeunes désœuvrés le menaçaient, etc. Une réunion entre le propriétaire social et la Ville de Dordrecht avait conclu à l'urgence d'y construire un nouveau morceau de quartier pour y inviter des habitants différents et de nouveaux comportements. Un petit centre sportif en partance libérait un terrain suffisant : « Faisons de l'« urbain » et plutôt varié : dimensions, finitions, groupement, usages différents groupés, aptes à y produire le maximum de diversité », voilà le programme ! Rien n'étant fixé, il s'est fait au fur et à mesure de l'étude et de la participation des habitants proches. Le terrain n'était pas défini. Le budget non plus : il se faisait selon les événements que nous nous impressions d'accueillir en modifiant sans cesse les documents et parfois même le chantier... Rien à voir avec les programmistes qui reçoivent une idée d'activité (enseigner, fabriquer, habiter, etc.) et qui la réduisent à un schéma « mort » fait d'attirances et de répulsions uniquement mécaniques. Une fois qu'il est déposé, on ne touche plus ! Les programmistes sont souvent des assassins urbains.

>>>

Contraste retardé

À la Mémé, j'avais demandé à un architecte voisin de mon chantier de me réserver dans son projet une partie que j'aurais conçue à ma façon : en retour, je lui aurais réservé le même espace. Il a d'abord trouvé l'idée intéressante, puis a commencé son chantier et, craignant des critiques, il a subitement refusé. Qu'à cela ne tienne : j'ai dérobé ses plans et répété son architecture en la dégradant en continu pour ressembler à la mienne. D'ailleurs, cette partie perçait chez moi aux mêmes endroits que chez lui... Cette dernière nature de participation est inédite et supprime l'homogénéité de l'œuvre. C'est une forme de désordre.

Forme d'architecture

J'ai assisté, il y a quelque temps, à un concert donné dans le théâtre antique d'Arles. Salif Keita chauffait ses auditeurs : les quelques milliers *étaient* l'architecture du lieu ; leur « forme naturelle » était celle d'un hémicycle et d'un plateau devant un podium. Il y a quelque vingt siècles, des éléments architecturaux avaient été calqués sur une assemblée identique et sur son mouvement : debout, dansant d'un pied sur l'autre, les mains en l'air, applaudissant sur demande... Émouvant... Au contraire, une usine n'est moulée qu'autour de son procédé de fabrication : on a aussitôt perdu la rela-

tion avec l'ouvrier pour ne conserver que le souci financier. L'ouvrier est devenu aussi « machine » : lorsqu'elle est usée, on la jette et on la remplace par une jeune...

La situation

Essayons d'expliquer ma position d'architecte urbaniste devant l'évolution des métiers et le passage du modernisme au postmodernisme, qui n'est qu'une nouvelle et simple liberté. En effet, le mouvement moderne, bien nécessaire lorsqu'il était jeune, s'est bloqué dans un paysage à la fois philosophique, culturel, industriel et commercial qui s'est profondément dégradé jusqu'au plus aliéné. Des guerres sales, des actes inhumains, impardonnables, ont été commis par la technologie moderne. Plus récemment, comment comprendre les émeutes dans les quartiers parisiens en octobre 2005 à Clichy-sous-Bois ? On n'a pas réussi à savoir qui les avait organisées, comment et pour quel motif. Ma question était : où ? Elles ne s'étaient pas déclenchées dans les paysages vieux et en désordre apparent, mais à peu près uniquement dans les préfabriqués sociaux : cette architecture était devenue « criminogène ». Il n'est plus possible aujourd'hui d'enseigner selon le Bauhaus : il était jeune en 1920, voilà bientôt un siècle, un siècle rempli d'événements bouleversants.

Commercialisation

La société avait l'obligation d'attendre que la moitié du projet soit vendue pour lancer le chantier. Elle a organisé une fête avec discours, chansons et victuailles autour d'une énorme maquette montrant tous les endroits à vendre. Beaucoup de curieux sympathisants, mais pas un seul acheteur... Et cela, pendant plusieurs mois... Notre ami, le patron, nous a confié qu'il risquait la faillite, mais qu'il allait commencer, ce qu'il a décidé. Toujours pas de vente et bientôt la cessation de paiements, jusqu'au moment où la partie la plus haute du projet ait atteint son sommet et en un mois presque tout était vendu. Les acheteurs ne croyaient pas ce projet possible...

Mixité

Nous avions envisagé une mixité sociale, mais comment l'organiser ? On a laissé les choses se faire. Il n'y a pas deux appartements identiques (même superposés), et les surfaces étaient très variées. Une cliente a voulu acheter un appartement de 150 m² à condition de prendre aussi le voisin qui en faisait 200 ! Elle a organisé un défilé de mode dans sa maison de haute-couture dans les étages : les prolétaires croisaient les mannequins et les clients dans l'ascenseur. Normal. Actuellement, les habitants qui donnent sur le « jardin intérieur » avancent et le colonisent lentement. Les feuilles et les fleurs poussent sur tous les balcons et terrasses.

Notre amie américaine battait des paupières : tour à tour, à nous trois, nous lui expliquions que sa méthode rationnelle de comprendre notre affaire était bien périmée et que ses questions rationnelles n'avaient pas d'intérêt, mais elle s'y accrochait. Nous étions tous trois unanimes, et elle perdait lentement ses marques américaines... Elle a pris

des notes, mais je ne sais pas ce qu'elle en a retenu : nous étions dans un autre monde qu'elle, et de celui de bien des confrères qui sont restés accrochés à une tradition d'« objet d'architecture »...

Les deux barres voisines

Des remaniements chez Woondrecht nous avaient livrés à une autre société d'habitat social qui, naturellement, ignorait nos caractéristiques de « projet ». Et rationnellement, elle a jugé hors prix la transformation profonde de la première des deux barres voisines ; sans égard à nos avertissements, elle en a décidé la démolition pure et simple, qui a été réalisée aussitôt : panique dans le quartier ! Malgré nos efforts durant les années de la première phase, les habitants, en catastrophe, se sont aussitôt remis à la déserrer. La nouvelle société a durement compris les enjeux et nous a demandé de réadapter la deuxième barre, rescapée. Nous l'avons fait, même si sa structure en voiles de béton se répétait tous les 4,20 m, ce qui augmentait les difficultés d'adaptation et de diversité...

Un deuxième conglomérat naturel

L'aventure aléatoire de la première phase s'est répétée spontanément : la médecine ambulatoire est revenue ainsi que la maison de quartier avec un petit sport d'intérieur. Nous avons proposé et dessiné des appartements tous différents d'organisation et de surface, à l'inverse de toutes les opérations sociales aux Pays-Bas qui « normalisent »... Puis, les deux écoles qui avaient manqué la première phase sont revenues. La première phase est habitée depuis deux ans et fonctionne bien... La deuxième finit de s'habiter. Il n'y a plus aucune limite à cette prolifération urbaine, pleine de raison... <<<



La nouvelle pensée est écologique (la science des relations), elle se répand et prête aux œuvres artistiques des significations très différentes des techniques et des mécaniques qui ne sont faites que de fonctionnalités, de narcissisme, de prises de pouvoir (Max Weber) et de marchandisations néocoloniales. L'architecture se transforme lentement dans ces perspectives-là : on ne supporte plus l'ancienne, il faut être la vedette à tout prix. Elle est devenue gadget, camelote. Il faut d'urgence réinventer les moyens indispensables : respect du contexte, participation des usagers, complexité des paysages, biodiversité urbaine, etc. Questionner l'habitant ne se fait pas par « le trou de la serrure », comme chez certains sociologues, mais par une série de réunions avec des habitants ou simplement des intéressés qui creusent le sujet et peuvent aboutir à des conseils ou même à des projets dessinés par les participants et améliorés par l'architecte. Lentement, le groupe peut lui faire confiance, alors il peut même devenir génial. Les enjeux écologiques y sont exposés, discutés et acceptés avec mesure : il est malsain de les imposer brutalement, par une procédure... Nous avons alors le sentiment étrange d'être utiles...



Il me reste deux angoisses

D'abord, l'humanisme : quelles seront les formes urbaines que, dans les prochaines années, les habitants s'inventeront face aux désastres climatiques, en réunions de participation ? Il ne faut pas le demander aux « experts », aux architectes, aux ingénieurs, aux administrateurs : ils ont déjà répondu dans les années soixante par le « préfabriqué social » qu'on démolit actuellement par dizaines de milliers ; ils avaient adopté une rationalité consistant à fabriquer des objets artistiques au lieu de *laisser naître* un conglomérat...

Ensuite, la technologie : quels seront les matériaux « innocents » qu'il sera encore permis d'utiliser ? Plaçons-nous théoriquement en l'an 2060. Lorsque toutes les ressources naturelles auront été épuisées, il faudra faire avec ce qu'il y a et vivre sur le recyclage, où le déchet de l'un est la matière de l'autre. Je connais la terre crue ou cuite, la chaux et le sable, un peu le verre, l'isolant animal ou végétal, le bois en grosses ou en petites sections : avec cela, on peut atteindre une densité comparable à celle de Paris intra muros !

Mais surtout, une explosion d'inventions de basse technologie nous permettra de survivre fiers et même heureux : cela doit être expérimenté d'urgence... ■

PHOTOS : LUCIEN KROLL (SAUF INDICATION CONTRAIRE)

Notes

- 1 Un jour, sur un marché à Marrakech, j'ai été ému en voyant un panier d'oranges « toutes différentes » !
- 2 C'est la définition la plus courte de l'incrémentalisme.
- 3 C'est pour ce motif qu'Alessandro Mendini l'a choisie récemment comme première architecture-exemple de sa série « Utopies » dans sa revue *Domus*. Cf. Rafaella Poletti, « Lucien Kroll : una visita alla Mémé dopo 40 anni », *Domus*, n° 937, juin 2010, p. 113-123. Sur le processus architectural de réalisation de la Mémé, voir aussi Dennis Sharp, « The Soft Zone », *AAQ* (Architectural Association Quarterly), vol. 7, n° 4, 1975.

Lucien Kroll, né en 1927 à Bruxelles, est un architecte motivé par les pratiques humanistes et écologiques en architecture et en urbanisme. Il proclame la participation créative où il propose aux usagers de l'aider à atteindre une complexité maximale, sachant que le « modernisme » du siècle dernier détruit l'humanisme et la planète. Son travail le plus emblématique est La Mémé aux Facultés médicales de Bruxelles-Woluwe (1970-82) : proposé par les étudiants, ensemble, ils ont produit une architecture-image de leur vie complexe et non celle de la discipline institutionnelle. Il a projeté des maisons, chapelles, parties d'universités, logements et quartiers sociaux, une réhabilitation de préfabriqués (France), un « ensemble-conglomérat » destiné à sauver un quartier souffrant (Pays-Bas), des bâtiments administratifs (Rwanda), etc., puis quelques centaines de conférences et des publications vite épuisées...

Photos : Luc Lévesque.

